



**HAL**  
open science

## Pour en finir avec la famille ? L'univers romanesque de Flaubert à partir du cas de Bouvard et Pécuchet

Stéphanie Dord-Crouslé

### ► To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. Pour en finir avec la famille ? L'univers romanesque de Flaubert à partir du cas de Bouvard et Pécuchet. Katarína Bednárová et Jana Truhlářová. Famille et relations familiales dans les littératures française et francophone (actes du colloque de Budmerice, Slovaquie, 3-5 octobre 2007), Université Comenius de Bratislava, SAP Bratislava, pp.121-134, 2008. halshs-00320616

**HAL Id: halshs-00320616**

**<https://shs.hal.science/halshs-00320616v1>**

Submitted on 11 Sep 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Pour en finir avec la famille ?**

### **L'univers romanesque de Flaubert à partir du cas de *Bouvard et Pécuchet***

La correspondance de Flaubert abonde en jugements peu amènes sur la famille. Ainsi, dans une lettre à sa nièce Caroline<sup>1</sup>, le romancier accole à ces sommets de l'horreur que représentent, pour lui, « la famille et la campagne » les épithètes qu'emploie le spectre dans *Hamlet* pour qualifier le meurtre dont le roi a été l'objet : « O, horrible ! O, horrible ! most horrible ! » (acte I, sc. 5). Cette aversion de Flaubert pour la famille en général, et souvent pour la sienne en particulier, a donné lieu à un discours critique riche et polymorphe que je ne vais pas reprendre. Sans méconnaître les relations évidentes qu'entretiennent chez un écrivain la vie et l'œuvre, je veux d'abord privilégier ici cette dernière, et en particulier un roman, le dernier, posthume et inachevé : *Bouvard et Pécuchet*. La famille y reçoit en effet un traitement tout-à-fait symptomatique, quoique dans une certaine mesure extrême et donc révélateur : elle s'y trouve constamment instrumentalisée et comme obstinément stigmatisée.

Dans l'« encyclopédie critique en farce » que constitue *Bouvard et Pécuchet*, la famille compte au nombre des terrains d'expérimentation que les deux personnages pratiquent successivement. Dès l'incipit d'un roman dont la structure circulaire est bien connue<sup>2</sup>, la question de la famille est soulevée par l'intermédiaire du passage impromptu d'une noce :

Un bruit de ferrailles sonna sur le pavé, dans un tourbillon de poussière. C'étaient trois calèches de remise qui s'en allaient vers Bercy, promenant une mariée avec son bouquet, des bourgeois en cravate blanche, des dames enfouies jusqu'aux aisselles dans leur jupon, deux ou trois petites filles, un collégien<sup>3</sup>. [p. 49]

Tels les dieux dans *La Tentation de saint Antoine* qui viennent furtivement donner corps à une croyance avant de disparaître, chassés par les suivants, les invités de la noce, comme l'ouvrier ivrogne, la fille de joie et l'ecclésiastique que Bouvard et Pécuchet voient successivement défiler devant eux sur le banc de leur première rencontre, sont comme l'amorce d'un champ de savoir qui sera développé par la suite, en l'occurrence – pour la noce – dans le chapitre VII. Sur ce point, les scénarios du roman sont très clairs : suite à l'échec de la politique qui se révèle ne pas être une science (chapitre VI), les deux amis « sont pris par le désir d'une famille<sup>4</sup> ». Les expériences amoureuses malheureuses qu'ils vont connaître dans le chapitre VII (Bouvard avec Mme Bordin et Pécuchet avec Mélie) en sont la suite logique mais constituent aussi un préalable nécessaire – quoique sans aboutissement – à toute possibilité de famille. Le dernier chapitre, par l'intermédiaire de l'expérience pédagogique, ranimera brièvement cette aspiration en réactivant le modèle parental : Bouvard et Pécuchet songent à adopter Victor et Victorine, mais l'ingratitude des deux orphelins mettra rapidement un terme à ce projet.

Cependant, plus largement, la famille apparaît comme un ressort romanesque fondamental auquel Flaubert recourt pour que son roman « n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique<sup>5</sup> » ; il lui faut absolument « un semblant d'action, une espèce d'histoire continue », du romanesque donc, qui soutienne et relance, dès que nécessaire, le parcours encyclopédique et en tisse la trame. D'emblée, le processus est souligné : c'est un héritage paternel inespéré qui permet à Bouvard de prendre sa retraite et, un peu plus tard, aux deux bonshommes de se retirer à Chavignolles et de commencer leur odyssée du savoir. C'est d'ailleurs plutôt la dissolution du dernier lien familial existant pour chacun des deux amis (lien déjà fort ténu) qui est l'élément déclencheur du processus encyclopédique car, rappelons-le, les deux personnages sont sans famille. « Tenu à l'écart soigneusement » par son père (qui l'a toujours fait passer pour son neveu), Bouvard est même un personnage – textuellement – « sans mère » puisque celle-ci ni ne meurt ni ne l'abandonne ; elle n'existe tout simplement pas, le père ayant seulement « eu ce fils dans sa jeunesse » [p. 59] par une

sorte de parthénogénèse... Dans le cas de Pécuchet, c'est la mort du père qui est escamotée : il est le « fils d'un petit marchand » et il n'a « pas connu sa mère, morte très jeune ». Il vit « complètement seul, sans parents, sans maîtresse » [p. 54] quand Bouvard se trouve « veuf [...] et sans enfants » [p. 49]. Sans descendance et coupés de leurs ascendants, les deux copistes sont en fait prêts à s'engager dans leur quête du savoir.

Néanmoins, dans cette quête, la famille et ses avatars structurels vont ponctuellement jouer un rôle d'adjuvant. Ainsi, lorsqu'il s'agira pour les deux bonshommes de pratiquer la magie et en particulier de faire apparaître un mort, le portrait du père de Bouvard leur sera d'un précieux secours car « plus le défunt nous touche de près, mieux il accourt à notre appel » [p. 274] ; or Pécuchet « n'avait aucune relique de sa famille, ni bague ni miniature, pas un cheveu, tandis que Bouvard était dans les conditions à évoquer son père » grâce au portrait qu'il possède. Plus profondément, une intrigue complexe parcourt tout le roman et montre bien à quel point la famille et les relations qu'elle tisse n'y sont jamais qu'un prétexte ou un instrument dans la recherche d'autre chose : examinons en détail les menées de Mme Bordin qui, en utilisant l'appât de la famille, complotte en fait pour obtenir un lopin de terre.

Dès la première mention de ce personnage, lorsque la vieille servante Germaine décrit les habitants du pays à ses nouveaux maîtres le matin de leur arrivée à Chavignolles, tout est dit : elle la présente comme « Mme veuve Bordin, vivant de son revenu » [p. 68]. Son activité est uniquement dévolue au « rapport » (au sens économique du terme) et son veuvage est une opportunité dont elle ne s'interdira pas de jouer pour accroître ce revenu. Méconnaissant cette indication pourtant si claire, le lecteur pense d'abord que Mme Bordin éprouve une attirance spontanée pour Bouvard. Et en effet, elle ne force pas sa nature<sup>6</sup> : lorsque l'ancien copiste manœuvre la hallebarde, « la veuve, intérieurement, le trouv[e] un rude gaillard » [p. 157]. Néanmoins, dès le repas que les deux bonshommes offrent aux notables de Chavignolles (chapitre II), la corrélation existant entre Mme Bordin et la pièce des Écalles est explicitement établie quoique sur le mode de la plaisanterie et du marivaudage. Pécuchet, quant à lui, n'est pas dupe : selon lui, « c'est une intrigante ! » [p. 100]. Son amour de l'argent est ensuite souligné au chapitre IV lorsqu'elle visite le Muséum : quand on lui présente des monnaies anciennes, elle demande aussitôt « quelle somme aujourd'hui cela pourrait valoir » [p. 157] ; et devant la statue de Saint-Pierre, elle s'exclame : « Il a dû vous coûter bon, tout de même ? » [p. 158]. Par petites touches, quasiment indiscernables à la première lecture, on voit peu à peu se dessiner les contours de l'intrigue ourdie par Mme Bordin. À la fin du chapitre IV, on apprend que la veuve se tient constamment informée de l'état des affaires de ses voisins en pressant leur vieille servante de questions. Au chapitre V, suite aux déclarations théâtrales enflammées de Bouvard, elle pense que celui-ci n'a plus rien à lui refuser et elle lui propose d'acheter la pièce des Écalles pour un prix très nettement sous-évalué. L'affaire n'ayant pu être conclue en raison des événements de 1848, Mme Bordin revient à la charge dans le chapitre VII lorsque Bouvard lui fait la cour : elle ne manque pas de s'informer de « sa fortune incidemment » [p. 250] ; et au moment de la signature du contrat de mariage, elle « préten[d] recevoir en dot les Écalles » [p. 252]. Tout s'éclaire alors dans l'esprit de Bouvard qui se souvient l'avoir souvent « surprise arrêtée devant les Écalles, dans la compagnie de Marescot [le notaire], en conférence avec Germaine » ; et le pauvre Bouvard de conclure, incrédule et désabusé : « tant de manœuvres pour un peu de terre ! » [p. 253].

Bien que le subterfuge du contrat de mariage ait échoué, la veuve Bordin parviendra finalement à ses fins, un peu plus tard, en raison des difficultés financières que les deux amis rencontrent durant leur étude de la philosophie : forcés de dégager des liquidités, ils ont recours aux services du notaire Marescot qui leur propose, de la part d'une anonyme « personne de la localité », un prêt de « mille écus », « moyennant une hypothèque sur leur ferme » et à la condition que les Écalles lui soient vendues « pour 1500 francs » [p. 291]. Les deux bonshommes n'ont pas d'autre choix que d'accepter — et le mystérieux notable se révèle évidemment être Mme Bordin. Dernière étape au chapitre IX : alors que Bouvard et Pécuchet sont plongés dans la religion, la situation domestique continue à se dégrader. La veuve, toujours par l'intermédiaire du notaire, propose

l'achat de la ferme contre une rente viagère dont Bouvard, voyant là un signe de la Providence, exige qu'elle soit « dévolue au dernier survivant » : « Mme Bordin signa le contrat, emportée par la passion », une passion qui se confirme définitivement être celle du *bien* (« Car la bonne dame en vraie Normande, chérissait par-dessus tout *le bien*, moins pour la sécurité du capital que pour le bonheur de fouler un sol vous appartenant » [p. 316]), et non une passion *amoureuse* qu'elle nourrirait pour le pauvre Bouvard !

Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert utilise donc d'abord la famille et les aspirations qu'elle suscite comme un simple ressort romanesque ; il l'instrumentalise en faisant d'elle un bref sujet d'étude pour ses personnages (dans le chapitre VII), mais surtout en la faisant servir d'adjuvant au schéma général de leur quête encyclopédique.

Mais si l'on s'intéresse maintenant aux représentations de la famille et de ses modèles au sein de la fiction, on s'aperçoit qu'elle est, en outre, presque constamment stigmatisée. Elle apparaît comme un lieu de discorde et de dysharmonie où les relations, au lieu de se tisser solidement, sont d'emblée rompues ou se déchirent rapidement. Ainsi, deux des domestiques de Bouvard et Pécuchet sont des orphelins : Marcel, « enfant abandonné », a « grandi au hasard dans les champs » [p. 276] ; et Mélie, qui apparaît toute jeune dans le deuxième chapitre du roman (« Le comte demanda d'où venait cette enfant. On n'en savait rien » [p. 72]), n'a pas d'origines connues : elle dira plus tard « n'av[oir] plus de famille » [p. 150]. Fruit de « l'immoralité de nos campagnes » (aux dires du comte de Faverges [p. 72]), Mélie va reproduire le schéma dont elle est elle-même issue : renvoyée du château, elle deviendra la maîtresse de Gorgu et transmettra ensuite une « maladie honteuse » à Pécuchet. Victor et Victorine, les enfants du galérien Touache que les deux bonshommes recueillent, présentent quant à eux une histoire familiale qui, pour être pourvue d'ascendants, n'en est pas plus harmonieuse – si l'on en croit les souvenirs qu'ils en conservent :

Souvent, ils se rappelaient l'intérieur d'une cabane où l'on se disputait. Leur père était rentré une nuit, avec du sang aux mains. Quelque temps après les gendarmes étaient venus. Ensuite ils avaient logé dans un bois. Des hommes qui faisaient des sabots embrassaient leur mère. Elle était morte. Une charrette les avait emmenés. On les battait beaucoup, ils s'étaient perdus. [p. 346]

Cette évocation aussi fugitive que tragique d'une famille démembrée et démoralisée trouve son contrepoint, ou son pendant grotesque (le roman est une encyclopédie « en farce ») dans le chapitre II, lorsque Bouvard et Pécuchet cherchent du personnel pour leur ferme après le départ du ménage Gouy :

De graves désordres eurent lieu. La fille de basse-cour devint enceinte. Ils prirent des gens mariés ; les enfants pullulèrent, les cousins, les cousines, les oncles, les belles-sœurs. Une horde vivait à leurs dépens ; — et ils résolurent de coucher dans la ferme, à tour de rôle. [p. 76]

La distorsion de la chronologie est ici extrême : il y a évidemment un profond hiatus entre la durée nécessaire pour que des enfants « pullulent » et la réaction – présentée comme instantanée – des deux propriétaires de « coucher dans la ferme à tour de rôle ». L'effet produit est irrésistiblement comique. Quand elle n'est pas un lieu de traumatismes et de souffrance, la famille se caractérise par son mode de reproduction mécanique accélérée : elle tient plus des léporidés que de l'espèce humaine.

À l'opposé, la famille apparaît aussi en relation étroite avec les normes sociales qu'elle contribue à asseoir et à renforcer. La famille de Faverges, en particulier, fait montre de ses perfections dans tous les lieux de représentation que compte Chavignolles, du salon de son château à l'église. Le poids des règles qui pèsent sur ses membres est rendu sensible jusque dans leurs manières de s'exprimer :

« On ne devrait pas permettre » était la phrase ordinaire de M. le comte. Économie sociale, beaux-arts, littérature, histoire, doctrines scientifiques, il décidait de tout, en sa qualité de chrétien et de père de famille. [p. 336].

En tant que cellule de base de la société, la famille est un lieu de pouvoir qui ne tolère pas la contradiction. Lors de l'épisode de la phrénologie, Bouvard et Pécuchet s'opposent aux villageois à ce sujet :

Girbal s'en mêla : — « L'autorité paternelle est incontestable. »

— « Mais si le père est un idiot ? »

— « N'importe ! » dit le capitaine. « Son pouvoir n'en est pas moins absolu. »

[p. 353]

Il y a d'ailleurs comme une illustration matérielle de ces relations familiales figées et envahissantes dans le Muséum des deux bonshommes où, au terme d'une croissance séculaire, « l'arbre généalogique de la famille Croixmare occupait seul tout le revers de la porte » [p. 152]. L'ample occupation de l'espace vaut ici démonstration de force, au moins symbolique.

Aussi les deux postulats inverses sont-elles clairement dessinées dans le roman : d'un côté, la famille, l'ordre et la réussite ; de l'autre, l'amoralité, le chaos et la ruine. Remplissant consciencieusement leur mission éducative auprès de leurs élèves, les deux anciens copistes s'attachent à les en bien persuader – et ils s'appliquent particulièrement dans le cas de Victor :

Pour frapper son imagination, Pécuchet suspendit aux murs de sa chambre des images, exposant la vie du Bon sujet, et celle du Mauvais sujet. Le premier, Adolphe, embrassait sa mère, étudiait l'allemand, secourait un aveugle, et était reçu à l'École polytechnique. Le mauvais, Eugène, commençait par désobéir à son père, avait une querelle dans un café, battait son épouse, tombait ivre mort, fracturait une armoire — et un dernier tableau le représentait au bain, où un monsieur accompagné d'un jeune garçon disait, en le montrant : — « Tu vois, mon fils, les dangers de l'inconduite. » [p. 364]

Les deux scènes reposent sur une construction parallèle savante qui part d'oppositions terme à terme strictes et évolue vers un décalage de plus en plus marqué. Grâce à cette mécanique bien rodée, le schématisme et la stéréotypie des deux paraboles, tout en manifestant explicitement l'importance de la famille, en sapent sottement la vertu exemplaire. D'ailleurs, lorsque Bouvard et Pécuchet s'essayent à la rédaction d'un roman dans le chapitre V, ce ne sont pas les charmes d'une famille réglée qui les inspirent mais bien les turpitudes qu'elle fait commettre et les échecs qu'elle connaît. Les seuls sujets qui leur viennent sont : « — une femme qui cause le malheur d'une famille — une femme, son mari et son amant — une femme qui serait vertueuse par défaut de conformation — un ambitieux — un mauvais prêtre » [p. 205].

Lieu de disharmonie, la famille est aussi, dans le roman, un lieu de tromperie et de mensonge. Bouvard et Pécuchet en sont les premiers témoins en ce qu'ils en ont été les premières victimes dans le passé. Dans sa jeunesse, Bouvard « avait pris femme et ouvert une boutique de confiseur. Six mois plus tard, son épouse disparaissait, en emportant la caisse » [p. 54]. Quant à Pécuchet, alors qu'il allait épouser « une petite blanchisseuse », il « avait découvert qu'elle était enceinte d'un autre » [p. 113]. Cette forme de tromperie fera d'ailleurs retour plus tard, à la fin du volume, dans la partie non rédigée par Flaubert. Mélie, entrée au service de l'aubergiste Beljambe se trouve enceinte, vraisemblablement des œuvres de son amant Gorgu. Mais celui-ci use d'un stratagème pour réclamer à Bouvard « une pension pour l'enfant qui va naître », que Bouvard finit par accepter de payer [p. 388] ! La voie est alors libre pour l'arriviste Gorgu<sup>7</sup> : « — Mélie entrée comme servante chez Beljambe, l'a épousé — Beljambe mort elle se remarie à Gorgu et trône à l'auberge » [p. 389]. La fin du roman célèbre donc le triomphe ironique d'une famille « recomposée » (l'enfant de Mélie retrouvant son père biologique dans le second mari de sa mère...) qui, pour se constituer et parvenir à une réussite sociale certaine (tenir l'auberge du village)

en partant de rien, a successivement mis en œuvre tous les principes contraires à ceux que la société défend (nomadisme sexuel, adultère, chantage, machinations diverses...).

Si Flaubert s’amuse visiblement à orchestrer une réussite qui vient finalement saper les bases de la morale bourgeoise et bien-pensante, elle ne semble pas, cependant, représenter son dernier mot sur le sujet de la famille. Car Gorgu et Mélie ne constituent pas une véritable famille. Ils ne sont qu’une addition d’individualités distinctes dont la réunion conjoncturelle et temporaire n’a d’autre but que le succès matériel. La famille, au contraire, par définition, est une structure complexe et pérenne qui pèse de tout son poids sur les épaules de celui qui la subit ; c’est un fardeau qui oppose un frein implacable à la liberté de l’individu et est à l’origine de nombreuses bassesses. Dans le roman, l’instituteur Petit a le redoutable privilège de représenter cette dimension inhérente à la famille, vraisemblablement la plus profonde selon Flaubert. Dans le chapitre VI, alors que le parti de l’Ordre se forme, que les désordres de février 1848 s’éloignent et que Louis-Napoléon Bonaparte s’appête à devenir président, l’instituteur républicain se fait fort de résister et exprime sa détermination à l’abbé Jeuffroy. Celui-ci le menace alors d’un déplacement :

Le prêtre ne parla plus. Il était au fond de la pièce, dans l’ombre. Petit, la tête sur la poitrine, songeait.

Ils arriveraient à l’autre bout de la France, leur dernier sou mangé par le voyage ; — et il retrouverait là-bas sous des noms différents, le même curé, le même recteur, le même préfet ! — Tous, jusqu’au ministre, étaient comme les anneaux de sa chaîne accablante ! Il avait reçu déjà un avertissement, d’autres viendraient. Ensuite ? — Et dans une sorte d’hallucination, il se vit marchant sur une grande route, un sac au dos, ceux qu’il aimait près de lui, la main tendue vers une chaise de poste !

À ce moment-là, sa femme dans la cuisine fut prise d’une quinte de toux, le nouveau-né se mit à vagir — et le marmot pleurait.

— « Pauvres enfants ! » dit le prêtre d’une voix douce.

Le père alors éclata en sanglots : — « Oui ! oui ! tout ce qu’on voudra ! »

— « J’y compte » reprit le curé ; — et ayant fait la révérence : — « Messieurs, bien le bonsoir ! »

Le maître d’école restait la figure dans les mains. — Il repoussa Bouvard.

— « Non ! laissez-moi ! J’ai envie de crever ! Je suis un misérable ! » [p. 232]

Ici se joue une part du tragique de la condition humaine selon Flaubert, celle qui est intimement liée à la famille et qui, pour l’écrivain, interdit à l’individu d’être indépendant et d’exercer sa liberté foncière. Pour jouir de cette dernière, il faut avoir su résister aux douceurs captieuses du foyer – ou être passé involontairement à côté – comme Pécuchet : au chapitre IX, il ne remarque pas Mme de Noaris, la dame de compagnie de la comtesse de Faverges, qui lui porte pourtant une attention toute particulière ; et le narrateur de conclure ironiquement : « Évidemment, elle l’aimait ; ils auraient pu se marier : elle était veuve ; et il ne soupçonna pas cet amour, qui peut-être eût fait le bonheur de sa vie » [p. 332]. Dans l’univers romanesque de *Bouvard et Pécuchet*, le bonheur familial ne peut se présenter que sous forme de conjectures ou de regrets<sup>8</sup>, et se trouve entravé dès qu’il est mis en concurrence avec d’autres aspirations – qu’elles soient politiques, esthétiques ou scientifiques.

Alors qu’il rédigeait son premier roman, *Madame Bovary*, le jeune Flaubert s’élevait violemment contre la famille, comme le montre une lettre envoyée à son ami Bouilhet qui hésitait, à ce moment-là, devant les difficultés du statut d’homme de lettres :

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait pu s’épargner les conseils qu’elle t’a donnés et rester à Cany. C’était bien le moment de te décourager encore plus ! de te dire « renonce », quand tu ne reculais que déjà trop.

Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions, et qui vous détrempe dans un océan de laitage et de larmes<sup>9</sup> !

La fougue romantique s'exprime sans détour dans cette lettre de jeunesse qui affiche clairement la hauteur des idéaux poursuivis par le romancier en devenir. Vingt-cinq ans après, la foi en l'art et l'acceptation des sacrifices qu'il requiert n'ont pas disparu. Mais à l'inverse des cris d'horreur poussés en 1852 à l'annonce d'une possible grossesse de Louise Colet<sup>10</sup>, voici venu, pour Flaubert, le temps des regrets. À l'amie de sa nièce, Frankline Sabatier, il écrit en 1879 :

Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas. J'adore les enfants, et étais né pour être un excellent papa. Mais le sort et la littérature en ont décidé autrement... C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécotez bien le vôtre à mon intention<sup>11</sup>.

Faut-il voir là une preuve d'« amollissement » d'un Flaubert sénéscent ? On penchera plutôt pour l'expression d'une triste résignation occasionnée par la pénétration plus complète des complexités de la nature humaine : quelques mois avant sa mort, l'écrivain mûre admet que la réalisation de sa vocation littéraire n'a pas comblé la totalité de ses aspirations.

Stéphanie Dord-Crouslé, CNRS – UMR 5611 LIRE, Lyon

---

<sup>1</sup> Lettre du 16 mars 1866 (*Correspondance*, éd. de Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1991, p. 486).

<sup>2</sup> Voir Claudine Gothot-Mersch, « Le roman interminable : un aspect de la structure de *Bouvard et Pécuchet* » ; *Flaubert et le comble de l'art, Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, CEDES-CDU, 1981, p. 9-22.

<sup>3</sup> *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. de Stéphanie Dord-Crouslé, avec dossier critique, Paris, Flammarion, « GF », 1999. Les références paginales, données directement après les citations, renvoient à cette édition.

<sup>4</sup> *Bouvard et Pécuchet*, éd. critique précédée des scénarios inédits par Alberto Cento, Naples, Istituto universitario orientale, et Paris, Nizet, 1964, p. 102.

<sup>5</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes du 15 avril 1875 (*Correspondance*, t. IV, 1998, p. 920).

<sup>6</sup> Au chapitre X, lorsque Mme Bordin sera parvenue à ses fins et recevra la visite de Bouvard et Pécuchet dans sa ferme, on verra, grâce à l'épisode des paons [p. 362], qu'elle n'est toujours pas insensible aux charmes de Bouvard.

<sup>7</sup> Voir Stéphanie Dord-Crouslé, « Les métamorphoses de Gorgu dans *Bouvard et Pécuchet* - Une critique flaubertienne rusée de 1848 » ; *1848, une révolution du discours*, sous la dir. de Corinne Saminadayer-Perrin et Hélène Millot, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, « Lieux littéraires », 2001, p. 253-267.

<sup>8</sup> À ce propos, voir l'article de Laurence Perfézou-François, « ... quelque chose de paternel... », 2003, en ligne sur le site du Centre Flaubert de Rouen, <http://flaubert.univ-rouen.fr/>.

<sup>9</sup> Lettre du 5 octobre 1855 (*Correspondance*, t. II, 1980, p. 601).

<sup>10</sup> Voir la lettre qu'il envoie à la Muse le 11 décembre 1852 : « L'idée de donner le jour à quelqu'un me fait horreur. Je me maudirais si j'étais père. — Un fils de moi, oh non, non, non ! que toute ma chair périsse, et que je ne transmette à personne l'embêtement et les ignominies de l'existence. [...] cette paternité me faisait rentrer dans les conditions ordinaires de la vie. — Ma virginité par rapport au monde se trouvait anéantie. Et cela m'enfonçait dans le gouffre des misères communes » (*ibid.*, p. 205). Néanmoins, dès cette époque, et pour peu qu'elle soit plus imprécise, la question de la paternité ne le laisse pas insensible, même s'il en joue, comme cela apparaît clairement dans sa lettre du 2 septembre 1854 à sa cousine Olympe Bonenfant : « quand est-ce que j'aurai la main d'un fils pour me fermer les yeux ? quand donc me verra-t-on établi, installé, piété dans une position respectable ? Je sens, au fond, que je n'ai pas toute la considération sociale que j'aurais pu avoir, si dès mes jeunes ans, j'avais dirigé toute mon intelligence vers la rouennerie, l'épicerie ou le diplomatisme, et cela me torture, j'ai des remords. Je rêve une épouse, un comptoir ! N'importe, il n'est plus temps ! Je vais continuer à traîner une vie languissante, veuve d'illusions, sans croix d'honneur, ni titre municipal, existence vide, inutile aux autres et à moi-même, tandis que j'aurais pu, etc. » (*Correspondance*, t. V, 2007, p. 958).

<sup>11</sup> Lettre du 16 février 1879 (*ibid.*, p. 547). Voir aussi la lettre à Marie Régnier du 16 avril 1879 : « Félicitations au double bachelier, ou plutôt à ses père et mère. C'est une belle épine tirée du talon et je comprends votre joie, moi qui étais né avec toutes les vertus domestiques. Mais la littérature m'a empêché de donner carrière à mes vertus comme à mes vices » (*ibid.*, p. 610).